

# NOUVEAU BOND VERS SAINT-QUENTIN

## La Fère déborde

### PROGRESSION DES ANGLAIS VERS GOUZEAUCOURT

**Etreillers, Roup, Grand-Séraucourt, Clastres, Montescourt, Lizerolles, Rémigny, repris. Nous occupons la cote 103 et la cote 117 et nous progressons au Nord de Laffaux**

**COMMUNIQUÉS FRANÇAIS**  
9 Septembre, 14 heures.  
AU NORD DE LA SOMME, NOUS AVONS ELARGI NOTRE PROGRESSION A L'EST D'AVESNES EN DIRECTION DE CLASTRES ET OCCUPÉ NOTAMMENT LA FERME LA MOTTE.  
NOS ÉLÉMENTS ONT FRANCHI LE CANAL CROZAT EN FACE DE LIEZ. ENTRE L'OISE ET L'AISNE, LA NUIT A ÉTÉ MARQUÉE PAR DE VIOLENTES RÉACTIONS DE L'ARTILLERIE ET DE L'INFANTERIE ENNEMIES. Deux fortes contre-attaques allemandes menées dans la région de Laffaux ont été repoussées, laissant entre nos mains 80 prisonniers appartenant à cinq régiments différents. En Champagne, nous avons exécuté un coup de main dans la région du Mont-Sans-Nom et fait des prisonniers. Un coup de main allemand a échoué à l'Ouest d'Auberive.  
9 Septembre, 23 heures.  
De nouveaux progrès ont été réalisés aujourd'hui par nos troupes en divers points du front de bataille.  
AU NORD DE LA SOMME, NOUS AVONS PRIS LES VILLAGES D'ETREILLERS ET DE ROUPY.  
AU DELA DU CANAL DE CROZAT, NOUS NOUS SOMMES EMPARÉS DU GRAND-SÉRAUCOURT, DE CLASTRES, DE MONTESCOURT-LIZEROLLES ET DE RÉMIGNY. Nos éléments avancés occupent la cote 103, au sud de Contescourt, la station d'Essigny-le-Grand et la cote 117.  
AU NORD DE L'OISE, NOUS AVONS PRIS LE FORT DE LIEZ, LES BOIS AU NORD-OUEST, LA FERME CLANLERS ET LA FERME ROUGE.  
AU SUD DE L'OISE, NOUS AVONS ENLEVÉ LA BRIQUETERIE ET LA STATION DE SERVAIS.  
Nous avons, d'autre part, élargi nos positions dans la région au nord de Laffaux, ainsi qu'entre Aisne et Vesle dans la région de Glennes.

**COMMUNIQUÉS BRITANNIQUES**  
9 Septembre, après-midi.  
Hier au cours de la nuit, nous avons repoussé un coup de main ennemi au nord d'Arleux-en-Gohelle.  
Rien à signaler en dehors de l'activité réciproque des deux artilleries sur différents points, en particulier aux environs de la route d'Arras-Cambrai et dans les secteurs d'Ypres et du Canal de la Bassée.  
9 Septembre, soir.  
De bonne heure, ce matin, des détachements avancés de troupes anglaises et néo-zélandaises ont attaqué et enlevé les positions allemandes sur le plateau entre Pezière et le bois d'Havrincourt.  
Après un vif combat au cours duquel elles ont repoussé une violente contre-attaque en infligeant des pertes à l'ennemi, NOS TROUPES ONT ATTEINT L'ANCIENNE LIGNE DE TRANCHÉES BRITANNIQUES, SUR LA CRÊTE DOMINANT GOUZEAUCOURT ET SE SONT EMPARÉES DU BOIS DU MÊME NOM.  
Sur la gauche du front d'attaque, d'autres troupes britanniques ont réussi à avancer leurs lignes vers les lisières orientales du bois d'Havrincourt. Ces opérations nous ont valu un certain nombre de prisonniers.  
Des combats ont eu lieu en divers autres secteurs.  
Des attaques ennemies contre nos nouvelles positions à l'ouest de La Bassée ont été repoussées.  
La pluie est tombée avec abondance pendant la nuit et dans la journée ; le temps continue à être orageux.

**COMMUNIQUÉ AMÉRICAIN**  
9 Septembre, 21 heures.  
En Woëvre, une patrouille ennemie qui avait attaqué un de nos postes avancés a été repoussée. Rien à signaler sur le reste du front.



Tandis qu'aux deux ailes du vaste champ de bataille le front n'a pas subi hier de changement appréciable, au centre, c'est-à-dire dans la région au nord-ouest, à l'ouest et au sud de Saint-Quentin, les Allemands ont continué à progresser. La progression réalisée par nos soldats a été surtout remarquable. Nous nous approchons de grands pas de Saint-Quentin. Le bras du canal de Crozat, entre Saint-Simon et Tergnier, est maintenant tout entier en notre possession et largement dépassé et nous débordons La Fère dont les communications avec Saint-Quentin sont virtuellement coupées. Encore deux étapes analogues et l'ennemi aura rejoint dans ce secteur la ligne Hindenburg.  
La poussée anglaise s'est effectuée principalement à l'extrême gauche du secteur d'attaque, dans la région au sud du bois d'Havrincourt. L'aile gauche de l'armée du général Rawlinson se trouvait légèrement en retard sur l'avance du centre et de l'aile droite. Il s'agissait de porter tout le front de l'armée sur le même alignement. Les troupes anglaises et néo-zélandaises se sont acquittées de la mission qui leur avait été confiée en s'emparant du bois de Gouzeaucourt et de la hauteur qui domine le village de même nom situé sur la

route de Péronne à Cambrai. L'alignement recherché se trouve ainsi réalisé.  
L'armée Debeney, opérant à la droite de celle de Rawlinson, qui avait atteint la veille la ligne Villers-Vaux, Flaucourt, Happenecourt et Le Hamel, a vivement pressé l'ennemi et s'est emparée des villages d'Etreillers et de Roup, le soir, nous approchons des villages d'Attilly, Savoy et Fontaine-les-Clercs.  
Sur l'autre rive de la Somme, l'armée Humbert faisait également du bon travail. On sait que les deux jours précédents elle s'était établie au delà du canal de Crozat, dans la région de Saint-Simon et au nord de Tergnier. Mais les Allemands étaient restés accrochés au centre, vers Jussy et Liez. Ils en furent définitivement délogés dans le courant de la matinée. Dès lors, sur tout ce secteur du canal, nos soldats accentuèrent leur marche vers le nord. L'aile gauche, partie d'Artemps et d'Avesnes, s'empara de Grand-Séraucourt, en face de Le Hamel et de Clastres. Le centre enlevait les villages de Lizerolles-Morcles et de Rémigny. Enfin l'aile droite occupait le village de Liez et s'empara du fort du même nom situé à 3 kilomètres à l'est de la localité. Toute la région à l'ouest de La Fère se trouve ainsi en notre pouvoir. Nous tenons les hauteurs boisées qui dominent le canal de Crozat et les Allemands ne peuvent plus guère opposer de résistance efficace avant la ligne Hindenburg jalonnée par les villages de Grugies, Urvillers et Cerizy.  
Sur la rive gauche de l'Oise et à l'ouest de la forêt de Saint-Gobain, l'aile gauche de l'armée Mangin a achevé de déborder le village de Servais en enlevant la briqueterie et la station de chemin de fer. Enfin, l'aile droite de cette même armée, qui le matin avait brisé les furieuses contre-attaques de l'ennemi dans la région de Laffaux, a profité de son avantage pour gagner du terrain.  
\*\*\*  
**L'ennemi mis en fuite sur le front russe**  
Tokio, 30 Août. (Retardée en transmission.) — (Officiel.) Hier matin, une partie de notre cavalerie a découvert à Krassnoyarsk cinq transports ennemis se retirant dans la direction d'Iman en remorquant l'Oussouri. Elle les attaqua, leur infligeant de lourdes pertes. Après un engagement d'une heure, l'ennemi a pris la fuite vers le nord.  
Les prisonniers faits au cours de cet engagement sont cinq cents fantassins, avec deux canons et huit mitrailleuses, accompagnant les transports. Ces forces se trouvaient précédemment sur le lac Hanka et avaient été débarrassées à Kametubalof, mais réembarquées.  
Nos pertes se sont élevées à deux blessés. Celles de l'ennemi ont été lourdes.  
Le gros de la douzième division est parti aujourd'hui pour le front de l'Oussouri.

## LES EMBARRAS de Ludendorff

Les réflexions qu'inspire la retraite allemande de Montdidier à Saint-Quentin sont très différentes suivant qu'on étudie les dispositions de détail adoptées par les subordonnés de Ludendorff ou les directives d'ensemble données par Ludendorff lui-même. Les premiers, aux prises avec des éléments de poursuite aussi mordants que ceux des Alliés, n'évacuent leurs positions qu'au moment où elles risquent d'être encerclées et, tout en laissant des plumes dans la bagarre, évitent la catastrophe. Il y a là une science tactique qu'il serait périlleux de méconnaître. Il est au contraire difficile d'admirer les décisions de principe que prend Ludendorff. Pourquoi s'être cramponné sur la Vesle, avec l'Aisne à dos, au lieu de se installer solidement sur le Chemin des Dames quand nous avons repris Soissons, ou au moins quand l'armée Mangin s'est ébranlée entre l'Oise et l'Aisne ? Et surtout, après la défaite du Tardenois, dès lors que Ludendorff ne pouvait plus rien tenter de sérieux contre la région parisienne, et que ses échecs commençaient à baisser dangereusement, pourquoi s'est-il resté dans la poche de Picardie au lieu de se soustraire à l'étreinte de l'adversaire, comme en 1917, et de se retirer brusquement sur les positions Hindenburg, où ses armées ne seraient pas arrivées épuisées comme à l'heure présente ? Il semble qu'il faille chercher la raison de ce qu'on peut appeler franchement des fautes au point de vue opérations dans les préoccupations diverses qui assaillent le généralissime allemand. S'il doit ménager ses effectifs, d'autre part, il ne peut être prodigue de son matériel. Tandis que les Alliés peuvent réparer avec une singulière rapidité leurs pertes en canons, munitions, installations de toute sorte, même lorsqu'elles sont aussi lourdes que celles des mois de mars et de mai, la crise du matériel sévit en Allemagne aussi fort que celle du personnel. Quand Ludendorff veut sauver ses « meubles », il n'obtient pas à un amour-propre mesquin, mais à une nécessité absolue. Or on n'imagine pas, sans l'avoir vue de ses propres yeux, l'accumulation formidable qu'il faut en arrière du front pour rendre les armées capables d'agir et surtout d'agir offensivement. C'est encore bien pis si on a derrière soi une région désertique comme celle que les Allemands ont ravagée en 1917. Ils ont été cette année-ci victimes de leur propre barbarie. Dans ces conditions, une fois la retraite résolue, il faut perpétuellement prendre une cote mal taillée, abandonner certaines zones parce qu'on ferait tuer trop de monde en y demeurant, en conserver d'autres coûte que coûte, parce qu'elles contiennent des approvisionnements trop précieux pour être sacrifiées. De là une allure souvent chaotique.  
Et aujourd'hui Ludendorff a encore d'autres soucis, d'ordre politique. Dans l'état assez triste où l'armée allemande est réduite, est-ce bien le jeu de se maintenir indéfiniment sur ces fameuses positions Hindenburg ? Une ligne plus proche des bases allemandes ne serait-elle pas préférable ? Oui, mais il y a le moral de l'intérieur, l'angoisse que causerait un nouveau recul ; et il y a les gages territoriaux, auxquels on accroche l'espoir d'une paix de compromis.  
Voilà qui fait à Ludendorff une somme d'embarras qui ne peut que nous réjouir.  
Lt-colonel de THOMASSON

## PRISE DE TCHITA par les Tcheco-Slovaques

Vladivostok, 9 Septembre. — On confirme la prise de Tchita (Sibirie) par les troupes tcheco-slovaques qui ont opéré leur jonction, opérant en parfaite union avec les forces russes et alliées. — (Havas.)



La grosse Bertha. — J'ai rudement bien fait de déménager en vitesse de la forêt de Saint-Gobain !... Michel. — Tais-toi, tu te ferais arrêter comme défaitiste !...

## L'intervention alliée en Sibirie

L'intervention japonaise en Mandchourie et en Sibirie, étudiée et conçue dès qu'apparurent les conséquences de la prétendue paix de Brest-Litovsk, est désormais en cours d'exécution.  
Le gouvernement du mikado, fidèle à sa méthode de droiture et de netteté, a fait précéder ses opérations de deux déclarations, l'une sur sa politique d'amitié et de confiance à l'égard de la Russie, l'autre sur ses accords avec la Chine et tous les Alliés, qui ne laissent subsister aucun doute sur l'esprit dans lequel a été préparée et sera poursuivie la campagne destinée à refouler l'agression germanique, à préserver l'indépendance de l'Asie, à reconstituer la puissance russe.  
Les premiers contingents japonais ont débarqué à Vladivostok en même temps que des contingents américains, français et britanniques. Le Japon a, en outre, pour venir sans retard en aide aux Tcheco-Slovaques et pour dégager la ligne du Transsibérien, expédié d'urgence, vers la frontière sino-russe dans la direction de Tchita, une partie des troupes qui, dans la Mandchourie du sud, gardaient la ligne ferrée confiée à son exploitation. C'est d'accord avec le cabinet de Pékin, et conformément aux arrangements du 16 mai dernier, que se fait cette expédition qui naturellement emprunte le territoire mandchou et le chemin de fer de l'Est chinois. — De la Mandchourie méridionale, par Moukden et Kharbine, le trajet jusqu'à la station-frontière de Mandchouria (en japonais Manchou) n'est que de trois ou quatre jours. Si cette partie de la ligne a été détériorée, elle sera, par les compagnies du génie japonais et sans doute aussi avec le concours des ingénieurs américains, promptement rétablie. De la frontière russo-mandchourienne, les forces japonaises et alliées se porteraient vers Tchita et Irkoutsk, d'où les Tcheco-Slovaques et quelques éléments cosaques paraissent avoir écarté les Austro-Allemands et les bolchevistes.  
A la tête des Japonais est un officier qui a fait ses preuves, le général Kikuzo Otani, l'ancien commandant de la garnison de Kiao-Tcheou reconquise, et l'ex-chef de la garde impériale. Il a au-dessous de lui, outre son chef d'état-major, le lieutenant général Takeuchi, qui commandait à Tokio le département militaire des communications et qui aura à assurer ce même service, si capital, sur les lignes de Mandchourie et de Sibirie. C'est le Transsibérien qui sera l'auxiliaire le plus efficace de l'expédition. C'est lui qu'il s'agit tout d'abord de récupérer et de remettre en état. Les Japonais sont tout particulièrement préparés à cette œuvre dans l'accomplissement de laquelle ils seront secondés par la commission américaine qui, depuis quelques mois déjà, s'était rendue en Russie pour la réorganisation des voies ferrées de l'immense territoire tant européen qu'asiatique.  
Après des autorités militaires sont placés des délégués ou hauts commissaires, de caractère diplomatique, chargés de régler d'un commun accord les diverses questions politiques, économiques et administratives qui se présenteront.  
Il est clair que l'expédition, dont le premier objet sera de recouvrer et restaurer la ligne du Transsibérien et de renforcer l'armée tcheco-slovaque déjà aux prises avec les Austro-Allemands et les bolchevistes, a pour but principal et final le relèvement, la reconstitution de la Russie elle-même, et tout d'abord de l'armée qui doit reconquérir et préserver son indépendance. A côté des problèmes militaires se posent donc des problèmes politiques et économiques qui devront être examinés et, autant que possible, résolus sur place sans qu'il y ait lieu d'en référer, sauf pour des cas exceptionnels et de haute gravité, aux divers gouvernements. C'est précisément à la solution de ces problèmes qu'auraient à pourvoir, en harmonie avec les chefs militaires, les représentants diplomatiques des gouvernements alliés. Ce sont ces mêmes représentants qui, à mesure que les circonstances le permettront, se trouveront en rapports avec les personnalités ou agents qui pourront être considérés comme les représentants de l'intérêt russe et de la Russie en voie de reconstitution.  
Il n'est pas, à ce propos, indifférent de remarquer que ce relèvement et cette reconstitution de la Russie par l'Est, d'abord par sa frontière sibérienne, puis, de proche en proche, par les territoires compris entre Irkoutsk, Omsk et Samara, ramènent en quelque sorte la Russie à ses premières origines et la font remonter à sa source. La Russie avait ses racines en Asie.  
Les Alliés sont donc pris, par l'heureux accord des deux puissances asiatiques, la Chine et le Japon, avec les Etats-Unis et l'Europe, la vraie voie pour rendre la Russie à elle-même et à la cause commune de la liberté, de la civilisation, du droit, telle que l'Entente la comprise et la défend. C'est par l'Asie que seront restituées à la Russie l'indépendance, la puissance, les destinées illimitées dont la trahison et l'absorption germaniques ont pu croire un instant l'avoir, à leur profit, expropriée et dépouillée.  
A. GÉRARD, Ambassadeur de France.



Gén. Kikuzo Otani commandant des forces japonaises.

## M. Clemenceau décore au front deux députés blessés

### M. Gaston Dumesnil succombe à ses blessures

Le président du Conseil, accompagné du général Mordacq, a passé les journées de samedi et de dimanche sur le front des armées alliées.  
Dans la matinée de samedi, M. Clemenceau a visité avec le roi des Belges un des points les plus intéressants du front belge. Retenu à déjeuner par leurs Majestés le roi et la reine, il a conféré longuement avec elles au cours de l'après-midi. Le président du Conseil a parcouru ensuite les régions dévastées du Kemmel, de Bailleul et de Neuve-Eglise, récemment libérées par nos alliés britanniques. D'un observatoire avancé il a assisté aux opérations contre Armentières en feu et a pu apercevoir les premières maisons de Lille.  
Dimanche, M. Clemenceau est allé à Novion avec M. Noël, sénateur et maire de cette ville. Il a circuit toute la journée dans cette région visitant notamment Chauny, Coucy-le-Château et Soissons.  
**MM. Gaston Dumesnil et Abel Ferry décorés**  
Au cours de son voyage, apprenant que MM. Abel Ferry et Gaston Dumesnil, députés, venaient d'être blessés, le président du Conseil a tenu à les voir à l'ambulance de première ligne où ils avaient été transportés. Il a remis la croix d'officier de la Légion d'honneur à M. Gaston Dumesnil et la croix de chevalier de la Légion d'honneur à M. Abel Ferry.  
Légion d'honneur à M. Gaston Dumesnil, très grièvement atteint, et à M. Abel Ferry chevalier de la Légion d'honneur.  
M. Clemenceau est rentré à Paris à 23 heures.

### Comment MM. G. Dumesnil et A. Ferry furent blessés

C'est dimanche après-midi, vers une heure, que, en avant de Vauxhall, dans la ligne de feu, MM. Gaston Dumesnil et Abel Ferry furent blessés. Une marmite éclata tout près de l'endroit où ils se tenaient ; M. Gaston Dumesnil fut atteint à l'abdomen et eut une cuisse brisée. M. Abel Ferry fut plus légèrement atteint : un officier qui les accompagnait fut tué.  
C'est dans une maison presque démolie, où il fut transporté peu après, que M. Clemenceau, averti de la très grave blessure du sympathique député d'Angers, vint remettre à celui-ci la rosette de la Légion d'honneur.  
M. Gaston Dumesnil, capitaine d'infanterie, qui, durant les suspensions de la Chambre, retournait régulièrement au front où sa cordialité et son entrain lui avaient valu l'affection de ses soldats, avait conquis, en faisant en brave tout son de-

voir, la croix de la Légion d'honneur et la croix de guerre avec de multiples citations. Le 7 novembre 1915, il avait été l'objet de la citation suivante :  
« A commandé sa section d'une façon remarquable le 26 septembre 1915, en entraînant à l'attaque à travers un terrain très battu, jusqu'au moment où il est tombé blessé d'une balle à la jambe.  
M. Dumesnil avait déjà été blessé trois fois depuis le début de la guerre.  
M. Abel Ferry, qui a été blessé à ses côtés, accomplissant, au front, la mission de contrôle qu'il exerceait comme membre de la commission de l'armée.  
**Mort du capitaine Gaston Dumesnil**  
Front français, 9 Septembre. — M. Abel Ferry, député, désireux de se rendre compte personnellement du fonctionnement au combat d'une arme d'infanterie, s'était rendu, dimanche, dans la région de Vauxhall. Là, il rencontra son collègue, M. Gaston Dumesnil, capitaine, qui appartenait à une célèbre division de chasseurs à pied, accompagnant d'un officier.  
Tous les trois se rendaient aux premières lignes, dont ils approchaient, lorsqu'un obus tomba sur le groupe.  
Le capitaine Dumesnil et M. Abel Ferry furent grièvement blessés par des éclats, et l'officier qui les accompagnait fut tué sur le coup.  
Peu de temps après, le capitaine Dumesnil mourait en faisant preuve d'un courage magnifique. Ses dernières paroles furent : « C'est pour la France ! » Mais avant qu'il ne fermât les yeux pour toujours, le président du Conseil avait pu lui remettre la croix d'officier de la Légion d'honneur.  
M. Abel Ferry, blessé à la poitrine, montrait lui aussi un stoïcisme tranquille, qui fit l'admiration des assistants. M. Clemenceau se fit conduire auprès du blessé et lui remit la croix de chevalier de la Légion d'honneur. — (Havas.)  
**Les députés morts pour la Patrie**  
Un nouveau nom, le treizième, vient de s'ajouter au livre d'or des députés morts pour la patrie. Ces députés sont : MM. Pierre Goujon, Paul Proust, Norther, Chevillon, Chaîne, le colonel Driant, André Thome, le duc de Rohan, Maurice Bernard, Raoul Briquet, Albert Taillandier, Reille-Soult, duc de Dalmatie, et Gaston Dumesnil.

### La blessure du commandant Josse n'aura pas de suites graves

Nous avons dit que le commandant Prosper Josse, député de l'Eure, avait été blessé, l'autre jour, au nord de Soissons, à la tête de son régiment de tirailleurs, par une balle qui avait pénétré d'une profondeur de douze centimètres dans le côté droit.  
Hier, quoique très fatigué, le commandant Josse nous recevait quelques minutes à l'hôpital auxiliaire n° 58, à Neuilly, où il est soigné.  
M. Josse, dont la modestie égale le courage, nous dit :  
« Je remercie vivement le Petit Journal qui vous envoie à moi. Ne parlez que très peu de mon cas. Dites simplement que la balle, qui m'a atteint au bras gauche, est à cet extrait, et que les médecins qui me soignent estiment ma blessure en bonne voie de guérison. »  
Une poignée de main clôtura là notre entretien.

## IL Y A QUATRE ANS Le premier hommage à l'aviation

Il y a aujourd'hui quatre ans que le maréchal Joffre signa le premier ordre relatif à l'aviation. On se souvient que l'état dans lequel était alors la cinquième armée, on reste étonné en pensant aux résultats qu'elle avait déjà donnés grâce à l'héroïsme de ses pilotes, il faut bien le dire. Le matériel était en effet trop souvent incapable de rendre les services qu'attendaient ceux qui avaient confiance... Ils n'étaient pas nombreux !  
Nous publions ce document historique qui marque l'avènement de l'aviation au rang de véritable arme combattante.  
« G. G. G., 10 Septembre 1914.  
« Note au sujet de l'emploi des avions au combat.  
« Le 8 septembre, dans la région de Trarzac, la moitié environ de l'artillerie du 10<sup>e</sup> corps d'armée allemand a été détruite par notre artillerie de campagne. Les emplacements d'une ligne de onze batteries de ce corps d'armée ont été repérés très soigneusement par les avions français. Profitant d'une occasion dans le combat, les batteries françaises ont pu préparer les éléments d'un tir d'efficacité en utilisant simultanément avec les renseignements d'avions les résultats de réglages antérieurs. Ce tir d'efficacité a été très précis, sur toute la longueur de l'objectif à détruire, en quelques minutes des effets foudroyants, constatés par les avions français qui continuaient de surveiller le champ de bataille. Plusieurs caissons ont explosé, le matériel paraît avoir été à peu près complètement détruit.  
« Ce succès montre les résultats que l'on peut et doit obtenir de la collaboration de l'artillerie et de l'aviation pendant le combat. Le rôle stratégique des avions n'a plus la même importance lorsque les armées sont rapprochées et les deux parties en contact. Aussi convient-il à ce moment de s'occuper du service des reconnaissances que le nombre d'avions strictement nécessaires. Les autres avions disponibles doivent être mis à la disposition de l'artillerie de corps d'armée et de l'artillerie lourde jusqu'à concurrence si possible d'un avion par régiment d'artillerie.  
« Chaque jour, les mêmes pilotes doivent être affectés au même corps d'armée. Le général commandant l'artillerie du corps d'armée en fera la répartition suivant les phases du combat. Il réglera avec eux les procédés à employer pour la signalisation des objectifs et le réglage du tir. (Des fusées-sigaux sont mises en commande.) Cette entente, rapide à obtenir, est seule profitable, mais elle exige encore une fois que ce soient les mêmes pilotes qui reviennent chaque jour au même corps d'armée.  
« Les autres missions de l'aviation (lancement de projectiles, liaisons...) ne seront remplies qu'après que le service de l'artillerie sera assuré. Il est d'ailleurs bien entendu que la bataille terminée et l'ennemi en retraite, le rôle stratégique reprend toute son importance, car il est alors absolument nécessaire de rétablir la direction de retraite de l'adversaire.

pour orienter la poursuite et permettre aux troupes poursuivantes d'obtenir le maximum de résultats.  
« JOFFRE.  
« Cette réglage admirable, réussi à l'époque où cette sorte de mission s'effectuait à l'aide de virages et d'évolutions, avait été réalisée par le lieutenant Roedel (devenu capitaine, tué) avec le lieutenant observateur Mingal (tué) et par le sergent Châtelain (devenu lieutenant). Dix heures de vols avaient été nécessaires pour mener à bien l'entreprise.  
« Ce matin, écrivait Roedel, j'avais reconnu soigneusement les batteries ennemies, après quoi j'avais réglé le feu des nôtres sur elles. J'avais alors le plaisir de voir de haut nos obus explosifs de 76 tomber au cœur des batteries boches. Dans l'espace d'une minute, deux caissons sautaient.  
« C'est le grand jour pour l'aviation d'artillerie et, du même coup, une victoire spéciale. Je ne m'en plains pas, car c'est tout à fait intéressant et d'une importance capitale. Avec les fers actuels à longue portée, l'artillerie : je ne sais pas où sont les objectifs ennemis ; je le sachant, elle ne sait pas si elle les atteint ; ces inconvénients disparaissent avec l'aviation.  
« Tel fut l'un des premiers chapitres de l'histoire glorieuse de la guerre des nues. Et nous ne nous étourdissons plus de cet aveu écrit le 17 septembre 1914 par un Boche :  
« Les aviateurs français ont accompli des faits merveilleux. Nous ne pouvons pas nous en débarrasser. Quand l'un d'eux nous a survolé, dix minutes après nous recevons des shrapnells sur nos positions.  
« Et pourtant comme ces réglages d'ailleurs semblent périlleux lorsqu'on les compare à ceux d'aujourd'hui ! — Jacques Mortane.  
**CHEZ NOS AS**  
— Le lieutenant Madon, continuant à se signaler par ses attaques hardies, vient de se voir homologuer un avion, son 4<sup>e</sup>, abattu par lui.  
— Avant peu, dans l'aviation britannique, la tenue adossée sera bleu horizon pour les pilotes du Royal Air Force.  
— Les bombardiers américains. Plusieurs d'entre eux viennent d'être cités à l'ordre de l'escadron : Le 2<sup>e</sup> lieutenant observateur Cospér, qui, des



Capitaine Roedel (Cl. D. Bérard)

endu fréquemment au ras du sol pour mitrailler et bombarder des colonnes ennemies, fut entre autres exploits attaqué par 18 boches le 30 août, par une douzaine de avions, par 30 avions. Ce jour-là il descendit un de ses adversaires en flammes et rentra avec quantité de balles dans son avion ; — le lieutenant observateur Matalène, qui, au cours d'un combat acharné, a abattu le 11 août, un avion qui s'est égaré au sol ; — le lieutenant observateur Peck, qui, des son arrivée en escadrille, voulut tout de suite aller au combat et triompha d'un boche le 11 août ; — le 2<sup>e</sup> lieutenant observateur Wise, qui, depuis son arrivée, a rempli les missions les plus difficiles et s'en est acquitté avec intelligence, bravoure et modestie ; et a descendu un adversaire le 11 août. — J. M.

### La grande médaille d'or de l'Aéro-Club

Le comité de l'Aéro-Club de France a décerné sa grande médaille d'or aux aviateurs et aéronautes suivants :  
Pour l'aviation de chasse : au sous-lieutenant pilote aviateur Michel Coiffard, qui avait abattu au 25 août vingt-quatre appareils ennemis, dont 7 avions et 17 drachens. Le sous-lieutenant Michel Coiffard, né le 16 juillet 1892, a obtenu la médaille d'or de l'A.C.F. le 2 juillet 1917, sous le n° 6.425.



Michel Coiffard

Pour l'aviation d'observation : au capitaine pilote aviateur Paul-Louis Weiller, chevalier de la Légion d'honneur, titulaire de dix citations, blessé quatre fois, ayant 728 heures de vol au-dessus de l'ennemi et quatre avions officiellement abattus. Le capitaine Weiller, né le 29 septembre 1893, a obtenu le brevet de l'A.C.F. le 15 septembre 1915, sous le n° 2.939.

Pour l'aviation de bombardement : au sous-lieutenant pilote aviateur Roger Delaire, titulaire de la médaille militaire et de cinq citations et qui compte à son actif 142 bombardements, plusieurs raids de 500 kilomètres et totalise plus de 830 heures de vol.

Pour l'aérostation : au sous-lieutenant observateur en ballon Philibert Forest, chevalier de la Légion d'honneur, titulaire de la médaille d'argent de la Valeur militaire et de huit citations : il compte à son actif 1.614 heures d'ascension, 807 échappées de batteries, 536 réglages de tir, 5 descentes en parachute, et il a eu de plus son ballon incendié et enflammé par le tir des avions ennemis.

Pour l'aviation des armées alliées : au sous-lieutenant pilote aviateur Willy Coppens, de l'armée belge comptant à son actif 28 appareils abattus.

### MORTS GLORIEUSES

Nous avons récemment annoncé la mort glorieuse au champ d'honneur du sous-lieutenant Albert Decourtray, au 10<sup>e</sup> régiment d'artillerie de campagne, tombé le 4 août à la tête de la batterie qu'il commandait. Il avait été l'objet de quatre citations : toutes ont affirmé les fortes qualités militaires dont il a donné la mesure jusqu'à son dernier jour.

Porté d'abord à l'ordre de l'artillerie de l'armée, il méritait aussi cette belle citation à l'ordre de la division :

« Commandant le 30 mai 1918 une section avancée, a réussi par la précision de son tir et malgré un bombardement violent de 105, à arrêter la progression de l'ennemi et à lui causer des pertes sérieuses. Pendant le retrait de la batterie est resté en avant sans un feu violent pour faire relever les blessés et assurer l'enlèvement des blessés et des conducteurs et les chevaux avaient été mis hors de combat. »

Enfin, le colonel commandant le régiment d'infanterie auquel il était attaché comme officier de liaison inscrivait son nom au Livre d'Or de son régiment avec ce beau motif :

« Remarquable officier de liaison, tant par sa compréhension des besoins de l'infanterie que par sa haute et sûre maîtrise. D'un dévouement absolu, d'une bravoure gaie et communicative, constamment en première ligne à la recherche du point sensible de l'ennemi, s'est particulièrement distingué au cours de l'offensive de la Marne, où du 25 juillet au 3 août 1918, s'est dépensé sans compter malgré de violents bombardements et des tirs nourris de mitrailleuses, pour apporter aux vagues d'assaut l'appui remarquablement efficace de son groupe. »

### La réparation des dommages causés par les explosions

Un certain nombre de personnes ayant subi des dommages matériels à la suite des explosions survenues à Paris, 174, rue de Tolbiac, le 30 octobre 1915 ; à la Double-Couronne, à Saint-Denis, le 4 mars 1916 ; à la Courneuve, le 15 mars 1918, ont saisi la préfecture de la Seine de pétitions tendant à la réparation du préjudice qu'elles ont subi.

Il est rappelé aux intéressés :  
1° Qu'une loi spéciale déterminera la façon dont seront réparés ces dommages, mais que dès à présent des avances peuvent leur être consenties ;  
2° Que les demandes ayant pour objet la délivrance d'avances doivent être établies sur des formulaires spéciaux tenus dans les mairies à la disposition des sinistrés ;  
3° Qu'il ne peut être donné suite qu'aux demandes libérées sur les formulaires dont il s'agit.

Le délai dans lequel les demandes d'avances devaient être produites est, aux termes du décret du 16 avril 1918, expiré depuis le 17 juin dernier. Mais ce délai n'est pas de rigueur.

## LES ALARMES des viticulteurs

On peut dire, et c'est une triste constatation à faire, que par suite des circonstances climatériques, la plupart de nos produits agricoles sont, cette année, en déficit. Parmi ceux qui émergent de cette navrante détresse il en est un qui donnait et qui donne encore de belles espérances : c'est la vigne. Néanmoins la récolte ne dépassera pas la moyenne. La sécheresse persistante l'a déjà sensiblement réduite par rapport à ce qu'elle promettait il y a six semaines.

Quel sera le prix du vin ? Il serait téméraire de se prononcer dès à présent. En effet, le marché est dans une situation incertaine. Les affaires sont languissantes, elles portent presque exclusivement sur quelques lots de vin de 1917.

Beaucoup de chais sont encore remplis à raison de la difficulté toujours croissante des transports. Et cependant il importe de faire de la place à la récolte nouvelle. Deux obstacles se dressent devant elle : on a peine à la loger en fûts et la place manque pour la loger en chais.

Il faut entendre à ce sujet les doléances de la Société nationale de viticulture ; elles résument les récriminations et les alarmes, des récoltants qui, entre autres griefs, se plaignent d'avoir dans leurs chais d'importantes quantités de vin vendues, mais non retirées faute de matériel de transport. Le Service du ravitaillement a fait des tentatives malheureuses pour couvrir de succès pour mettre à la disposition des intéressés un nombre suffisant de wagons-réservoirs. Sans doute, malgré les efforts qu'elles ont tentés, sur l'initiative et l'invitation de M. le ministre des Travaux publics et des Transports, les Commissions de réseaux n'ont pas réalisé tout ce qu'il est permis de souhaiter dans les circonstances actuelles pour la célérité de la circulation des wagons chargés de vin.

Y a-t-il un remède à cette situation ? On ne peut raisonnablement espérer que dans l'attente parfaite du ministre des Travaux publics avec son collègue du Ravitaillement et nous savons que l'un et l'autre ne négligent rien pour arriver à donner satisfaction aux viticulteurs.

Il est un point sur lequel l'attention du ministre de la Guerre a été spécialement appelée, c'est la mainmise un peu lourde de l'Intendance sur les wagons-réservoirs et les wagons à plates-formes.

La Société nationale de viticulture signale à ce sujet un abus qui a sa gravité par les conséquences qu'il entraîne. Elle met en cause l'Intendance et lui reproche d'avoir trouvé opportun de garder constamment beaucoup plus de wagons que le nécessaire prévu. Quand on voit, dit-elle, des rames nombreuses de wagons-réservoirs stationner pendant des semaines sur les voies encombrées des gares de marchandises même dans les centres de production ou les chargeurs les réclament vainement, on ne peut trouver d'autre cause à la persistance d'un tel état de choses que la préoccupation du Service du Ravitaillement de ne pas risquer de manquer d'un seul wagon-réservoir le jour où arriverait l'ordre d'expédier ce wagon plein. Par des réquisitions surabondantes et des immobilisations prolongées, le Service se garantit contre les effets d'une imprevision, mais il porte atteinte au commerce et à l'agriculture viticole.

Il est vrai que nous ne pouvons donner cette année à nos braves soldats tout le vin dont ils ont besoin et c'est le point principal, mais comment satisfaire les demandes de l'arrière ? Faudra-t-il, faute de moyens de circulation, consommer le vin sur place au lieu d'assurer l'échange bienfaisant entre les récoltants des départements viticoles et les consommateurs du Nord ?

La viticulture française a demandé au ministre de l'Agriculture la mise en suris de nombreux ouvriers tonneliers pour préparer les fûts indispensables et surtout pour réparer ceux qu'un trop long usage a laissés en mauvais état. Ce chef, elle a obtenu satisfaction dans la mesure du possible. Elle veut maintenant que par une plus sage distribution du service, par la réduction des exigences de l'Intendance on mette à sa disposition un plus grand nombre de wagons pour transporter les fûts et surtout les wagons-réservoirs qui sont le plus sûr moyen de circulation.

La question est importante, elle intéresse notre viticulture qui est une des sources de richesse de la France et elle ne laisse pas indifférents les milliers de consommateurs qui considèrent comme un réconfort et comme un facteur d'énergie le produit de la vigne.

H. COMOT, sénateur du Puy-de-Dôme.

### Les rations de pain pour les enfants et les vieillards

C'est à tort qu'il a été annoncé que les rations de pain pour les enfants et les vieillards seraient portées de 200 à 300 grammes à partir du 1<sup>er</sup> octobre.

Dans son discours à la Chambre, le 6 septembre, M. Victor Boret a déclaré que si la commission interalliée, à sa prochaine réunion, lui accordait les dispositions en grains qu'il lui avait demandées, il lui serait alors possible, à partir de novembre, de solutionner la question de l'augmentation de la ration de pain pour ces deux catégories.

MAXIMA AU MAXIMUM  
OBJETS D'ART BIJOUX ANTIQUITES

## Le Petit Journal CONTES DU "PETIT JOURNAL" Trois tasses de café

— Non ! merci, je ne prends jamais de café, déclara un homme blond, à l'issue du repas.

C'était à Anzeindaz, dans le pays de Vaud. Nous revenions d'une ascension aux Diablerets ; nous goûtions avec délices l'hospitalité de l'Abri-Cotier, où les nourritures sont simples et savoureuses. Un crêpuscule du Ramanya fleurissait les nuages ; l'odeur incomparable du foie coupé emplissait l'espace de rêves... L'homme blond avait été de notre caravane dans les sentiers perdus où, parfois, les pierres descendent en avalanche. C'était un compagnon sympathique.

— Vous n'aimez pas le café ? demandai-je.

— Je l'adore... son arôme me grise... mais il me remplit d'épouvante... Ses narines aspirèrent le parfum qui s'exhalait de nos tasses... Il se consola en grillant un « Colorado » moulu de blanc, dont la bonne odeur ne le cédait pas à celle du café.

— Je suppose, reprit-il, après un silence, qu'à ma place, le café vous inspirerait une solide méfiance. En tout cas, voici mes raisons :

J'ai été élevé par une femme exquise, qui méritait que je l'aime comme une mère, et qui se nommait Ursule. Grâce à elle, je n'ai connu aucune des amertumes inhérentes à la destinée des orphelins. Au rebours, mon enfance auprès d'elle fut un enchantement. Cette créature excellente était forte, trapue, le cou bref et le visage cupé. Elle se complaisait aux longs repas et ne reculait pas devant une bonne bouteille... Pour avoir des digestions heureuses, elle prenait, après le dessert, une dose de café extra-fort... Je la revois, à quelques minutes de sa fin, congestionnée par une absorption abondante de homard, de chevreuil et de perdreau... On apporta le café. Elle emplit sa tasse ; la sucrée, et la but un peu plus vite qu'à l'ordinaire... Subitement, la tasse échappée de ses mains, ma tante se pencha sur la chaise et roula par terre... Elle ne reprit pas connaissance...

La seconde aventure est plus étrange à ma personne... C'était à la campagne. J'avais fait une longue excursion, la fais maintenant et j'étais pour le moins à deux lieues de ma demeure... Aucune auberge ; j'étais en pleine forêt. A la fin, l'après-midi, dans une clairière, une maisonnette blanche où je pourrais, moyennant péçune, espérer une omelette au lard. Je m'avançai promptement. La porte était ouverte... Ecrasée sur une chaise, une femme pleurait silencieusement... Un homme gisait sur le sol, dans le fond de la pièce.

A ma vue, la femme se mit à sangloter et comme je l'interrogeais, elle cria d'une voix entrecoupée :

— Il s'est poisonné, m'sieu, pour pas être vendu... C'est la faute au Maugras... Alors, il a pris je sais pas qu'on dans son café... J'aperçus, avec tremblement, une cafetière et une tasse encore au tiers pleine... J'oubliai cette aventure qui, en somme banale, avait seulement ravivé le souvenir de ma chère tante Ursule... Peu de temps après, je me mariai. Ma femme était une charmante créature, très douce, d'une douceur un peu étrange, d'une patience infinie... De plus, un puits de science — car elle n'était ni plus ni moins que doctoresse en médecine. Elle se disposait à « exercer » lorsque je fis sa rencontre, mais comme elle ne tenait pas autrement à sa profession, elle l'abandonna volontiers lorsque j'eus épousé...

J'étais heureux. On ne pouvait être plus parfait que cette jeune personne, dans les petites comme dans les grandes circonstances. Après deux ans de mariage, je l'aimais plus encore qu'au début — et je l'avais instituée mon unique héritière — malgré sa résistance.

Un jour d'hiver, nous venions de finir notre déjeuner et je me souvins que j'étais particulièrement heureux de vivre. Il faisait un de ces temps « crapuleux » — pluie, boue et vent — qui accroissent la douceur d'un foyer confortable... Comme d'habitude, ma femme versa le café, puis elle posa ma tasse devant moi, sur une petite table où j'avais mon attirail de fumeur, tandis que sa tasse à elle demeurait sur le plateau d'argent...

En ce moment, la femme de chambre reparut et dit :

— Une lettre recommandée pour madame !

Lucile se leva pour aller prendre une plume afin d'apposer sa signature sur le carnet du facteur... Il y eut une certaine précipitation dans sa démarche qui m'étonna, parce qu'elle paraissait anormale. Quand elle fut sortie, je me levai instinctivement, vaguement inquiet et, par distraction, je sucrai son café au lieu du mien. Or, elle ne prenait jamais de sucre... Je réparai ma méprise en posant sa tasse sur ma petite table et la mienne sur le plateau...

Au bout d'un moment, Lucile entra : — C'est de mon frère dit-elle. Elle déchacha la lettre, toujours un peu agitée, la lut rapidement et dit :

— Sans grande importance !

Puis, nous bûmes notre café comme d'habitude. Un quart d'heure se passa. Je parcourais les journaux, lorsque soudain Lucile poussa un cri plaintif. Elle était morteellement pâle, les yeux dilatés :

— Qu'avez-vous, chérie ? m'écriai-je.

— Que voulez-vous que j'aie ? dit-elle à l'aprem.

Un second cri lui échappa, plus violent et plus plaintif. Elle se laissa tomber dans un fauteuil, en proie à des convulsions.

Je sonnai la femme de chambre :

— Vite, le médecin ! m'écriai-je. Téléphonez ! Dites que Madame a besoin de lui... tout de suite...

— Misérable ! gronda ma femme...

Je me tournai, abasourdi. Elle était pelotonnée sur elle-même, le visage affreusement contracté... Ses yeux dilatés exprimaient la rage, la haine et la terreur :

— Vous m'avez tuée ! cria-t-elle... tuée ! tuée !

— Tuée ? Moi ?

Elle se leva, fit quelques pas à travers la chambre, tomba sur le sofa... et dans une sorte de délire, bégaya :

— Le misérable a échangé les tasses !

L'homme blond se tut, rêveur. Nous avions tous compris. Un petit souffle d'horreur avait passé :

— Vous aviez, dit-il, après un long silence, que j'ai quelque raison de craindre le café.

J.-H. ROSNY aîné, de l'Académie Goncourt.

### LES AFFAIRES EN COURS

Le lieutenant Jousselet poursuit son enquête dans l'affaire Lenoir-Desouches-Humbert. Hier, il a interrogé l'ex-avocat Guillaume Desouches. Il avait reçu auparavant la déclaration d'un employé des Wagons-Lits.

Le capitaine Bouchardon n'a rien fait hier dans l'enquête contre M. Caillaux. Sur commission rogatoire du conseil de guerre de Rouen, l'officier rapporteur a reçu la déclaration de M. Basly, député du Pas-de-Calais et maire de Lens, au sujet d'un de ses anciens administrés en prévention de conseil de guerre.

M. Pascal d'Aix, ancien consul général de France à Genève, retiré aux Aros (Var), a été convoqué en témoignage par le commissaire du gouvernement près le 3<sup>e</sup> conseil de guerre du gouvernement militaire de Paris, pour les affaires en cours Humbert, Desouches, Lenoir et Suzy Depsy.

### LES TRIBUNAUX

Le trafic de la « coco »

Le jeune Jean Nager ayant fait connaissance d'une demi-mondaine, Audine Fabry, cocoonnière invétérée, se livra lui-même à l'absorption de la drogue.

Pour s'en procurer, il s'adressa à une femme, Gabrielle Dambreville, connue dans ces milieux pour en faire le commerce habituel. Hier, tous trois, ainsi qu'une intermédiaire, Germaine Portet, ont comparu devant le 10<sup>e</sup> chambre correctionnelle qui les a condamnés à des peines variant entre un an et six semaines de prison.

### LES PRIX DES ŒUFS

La préfecture de police a pris une ordonnance pour fixer leurs prix maxima de vente dans le département de la Seine. Désormais, les œufs ne devront pas être vendus en gros plus de 360 francs le mille.

Dans le commerce de détail, le prix de l'œuf ne devra pas excéder 0 fr. 40, exception faite pour l'œuf dit « à la coco », frais et pesant au moins 56 grammes qui pourront être vendus 0 fr. 45.

### Interdiction de la vente d'aliments pour les jeunes enfants

Nous avons, sous ce titre, inséré dans notre numéro du 4 courant un article concernant l'interdiction de la vente des farines lactées quel'en soit la provenance.

On nous fait savoir que les fabricants français ont toujours été en mesure de livrer avec des produits français les farines alimentaires lactées et non lactées réservées spécialement à l'alimentation des jeunes enfants, préparées et vendues en conformité avec les décrets des 12 février et 2 avril 1918.

### Pour garder le sucre nécessaire aux confitures

Le préfet de police rappelle que, conformément aux instructions du ministre de l'Agriculture et du Ravitaillement, il est mis à la disposition de la population pour lui permettre de réserver sa ration mensuelle la quantité de sucre qu'elle entend affecter à la fabrication des confitures.

Cette allocation sera cédée ce mois-ci par les épiceries du département de la Seine en échange du coupon numéro 5 du mois de septembre de la carte d'alimentation, sous forme de 40 pastilles de 0 gr. 05 de saccharine pure. Cette présentation dispensera de la préparation d'une solution de saccharine dans l'eau, d'une de ces pastilles équivalant à 2 morceaux de sucre.

## M. BAKER A PARIS VOLEURS D'AUTOS et cambrioleurs

Nous avons pu nous entretenir quelques instants, hier, avec M. Baker, ministre de la Guerre des Etats-Unis, qui, depuis un jour, est l'hôte de Paris.



M. Baker

Il est le parfait contraste de son collègue de la Marine, M. Franklin Roosevelt. Tous les deux portent le jorgnon, derrière lequel brillent les yeux, vivants d'intelligence et de malice même ; tous les deux ont la même figure énergique, soigneusement rasée. Mais alors que le ministre de la Guerre est de taille élevée, le ministre de la Marine est de taille élevée, le ministre de la Guerre est plutôt petit.

Mon voyage s'est très bien passé, sans incident, ni accident, nous dit M. Baker. J'arrive directement des Etats-Unis, mais je ne puis, à mon grand regret, pour des raisons que vous comprendrez, vous donner les détails de mon itinéraire, pas plus que le jour de mon départ et le but de ma venue sur la terre de France.

Ce matin, j'ai eu une conversation avec M. Tardieu, haut commissaire français des affaires franco-américaines, et je suis allé rendre visite à M. Clemenceau, de retour du front.

Je dois rester quelques jours en France et j'ai l'intention de réunir d'ici peu la presse, afin de lui faire quelques déclarations. A part cela, je ne sais rien, rien, rien.

La, sur un vigoureux shakehand accompagné d'un énergique « good bye », M. Baker nous reconduisit.

### Les assassins du bijoutier Lévy renouvellent leurs aveux

M. Durand, juge d'instruction, a interrogé, hier, les assassins du bijoutier Lévy : Victor Magniez, 19 ans, Raymond Megniet, Léon Bleyne et la maîtresse de ce dernier, Marie-Louise Desmet.

Ils ont renouvelé leurs aveux et Raymond Megniet a prétendu qu'il n'avait pas voulu tuer le bijoutier, mais l'étourdissant avec un coup de marteau sur la tête et reprendre les bijoux que, précédemment, il lui avait vendus. Ce qui contredit cette assertion c'est que l'autopsie a démontré que les blessures que portait à la tête la malheureuse victime étaient au nombre d'une vingtaine. Il est en outre reconnu qu'étant ensemble en pension Victor Magniez et Raymond Megniet avaient eu l'idée de former une association de malfaiteurs, la M.Q.S., la « main qui soutient », où ils devaient se prêter aide et assistance pour l'accomplissement des méfaits de toute sorte devant les enrichir.

### La conférence ouvrière interalliée

Les délégués du parti socialiste, MM. Longuet, Renaudel, Mistral, Bourderon, Varenne, et les délégués de la Confédération générale du Travail, MM. Jouhaux, Vumarin, Revelli, Merheim, Bled et Bidégarray se rendent à Londres pour assister à la conférence ouvrière interalliée qui s'ouvrira le 16 courant.

M. Gompers, président de la Fédération américaine du Travail, est attendu à Paris aussitôt après cette conférence.

### Avis aux chômeurs du bâtiment

Le Service des travaux du ministère de l'Armement a chargé l'Office régional et départemental de placement de la Seine de recruter des maçons, terrassiers, maçons et charpentiers pour des chantiers situés dans le centre de la France. Ces ouvriers seront logés et nourris en cantonnement.

Les chômeurs désireux de se faire embaucher devront se présenter tous les matins, de 9 heures à midi, à partir du mardi 10 septembre, 2 bis, avenue Parry, munis de pièces établissant leur identité, leur situation militaire et leurs références professionnelles.

### ECHOS

Mlle Gergette Saint-Paul, fondatrice d'un hôpital aux armées qui fonctionne depuis 1914, déjà décorée de la croix de guerre, vient d'être l'objet d'une deuxième citation. Sa mère, Mme Saint-Paul, femme du conseiller d'Etat, a elle-même consacré tout son dévouement à nos soldats. Elle a été citée notamment, à l'hôpital Buffon, à Paris, un service pour les blessés des yeux.

M. Joseph Thierry, ancien ministre des Finances, ambassadeur de France à Madrid, vient de subir, à Saint-Sébastien, une opération chirurgicale que des médecins avaient jugée nécessaire. Cette opération a parfaitement réussi.

Le ministre de la Marine vient d'ordonner l'inscription au tableau spécial pour la croix d'officier de la Légion d'honneur du capitaine de corvette de réserve de Quillac, qui a été conçu et exécuté sous la menace de l'ennemi des opérations entraînant la perte d'un sous-marin ennemi.

Le Journal officiel a publié hier la citation à l'ordre de l'armée des chaudières Caillet et Damiel-Henri pour : « avoir accompli sous la menace des sous-marins et des aéroplanes des opérations d'importance et de difficulté exceptionnelles qui ont entraîné la perte d'un sous-marin ennemi. »

### AUTOS MILITAIRES REFORMEES

Vente et Exposition permanentes, de camions, tourisme, motocyclettes, pièces détachées, à VINCENTENNE (Champ de Courses), et à Paris Champ-de-Mars (Métro-Ecole Militaire).

### On arrête toute la bande

Depuis quelque temps, plusieurs automobiles et camions avaient été volés au préjudice de l'armée américaine et de l'armée française ; la Sûreté ouvre une enquête et les auteurs de ces vols furent découverts ; ce sont des réformés ou déserteurs qui avaient constitué une véritable bande sous la direction de Fernand Carroul, 34 ans, demeurant 210, rue Marcadet ; avec les voitures volées, les malfaiteurs organisaient des randonnées dans les départements, cambriolaient des magasins, voire des gares, et rapportaient à Paris des marchandises de toutes sortes.

M. Tanguy, chef adjoint de la Sûreté, ayant appris que l'un d'eux répondait au surnom d'un des voitures volées stationnait depuis un certain temps devant une porte cochère, rue Durantin, fit établir une surveillance : deux individus suspects furent arrêtés : Robert Planquette, 23 ans, demeurant 11 bis, rue Emile-Goudeau, et Raphaël Pozzi, 24 ans, 17, rue Durantin. Après avoir nié, ils furent avouer qu'ils avaient volé l'auto et d'autres encore ; c'est ainsi qu'ils en avaient revendu deux à deux industriels, René Joyly, 32 ans, 4, rue des Alouettes, à Levallois, et Henri Simard, 29 ans, 6, rue du Centre, à la Gareme-Colombes.

Ces deux derniers prétendirent qu'ils ignoraient la provenance des autos, mais devant les charges pesant contre eux, ils furent arrêtés, ainsi que Fernand Carroul, chez qui trois autos maquillées furent trouvées.

Enfin un sixième individu, Julien Debuck, 30 ans, demeurant 35, rue Lemercurier, et sa maîtresse, Jeanne Hamand, 30 ans, furent arrêtés, mais la jeune femme a été remise en liberté.

La Sûreté a établi plusieurs de leurs méfaits : Planquette a dû avoir notamment qu'il était allé, le 14 juillet, avec une auto volée à l'armée française, à Elbeuf, où il avait cambriolé un magasin rue du Havre et avait volé 25.000 francs de tissus.

Quatre autres membres de la bande ont été pinçés à Elbeuf, le 3 septembre, comme ils venaient de cambrioler la gare de Saint-Aubin : Gaston Lassies, 18 ans ; Emile Gosse, 26 ans ; Jean Langlois, 23 ans, et Georges Pouzin, 23 ans ; ils ont été gardés à la disposition du Parquet de Rouen.

Les six arrêtés à Paris ont été envoyés au Dépôt.

### A voleur, voleur et demi

Une anecdote montre que le parfait accord régnait pas entre les malfaiteurs ; c'est ainsi que Debuck, trouvant sans doute que Carroul s'attribuait une trop forte part dans les prises, résolut de lui en reprendre une partie. Le lendemain d'une expédition à Elbeuf, comme Carroul avait caché une forte quantité de drap, il vit entrer chez lui trois inconnus ; l'un d'eux se présenta comme un commissaire de police de la ville d'Elbeuf :

— Vous avez cambriolé hier tel magasin, dit-il à Carroul ; vous avez les pièces de drap ; ne niez pas, j'en suis sûr ; je vais les trouver.

On perquisitionna. Carroul fut tout confus. Le faux magistrat le sermonna, l'accabla et lui dit qu'il allait falloir le suivre. Carroul pris, supplia et finit par obtenir la liberté moyennant 15.000 francs.

### INFORMATIONS MILITAIRES

Javelisation de l'eau de boisson. — Le sous-secrétaire d'Etat du service de santé militaire vient d'adresser une circulaire aux directeurs du service de santé et aux généraux commandant les régions par laquelle ils les prie de bien vouloir donner des ordres les plus formels pour que la surveillance rigoureuse de la javelisation de l'eau de boisson soit exercée en permanence, ajoutant qu'on devra « veiller à ce que cette opération soit constamment confiée à un personnel compétent et responsable. »

Le pécule de 1.000 francs attribué par la loi du 9 avril 1918. — M. Louis Martin, sénateur du Var, qui avait écrit à ce sujet, le sous-secrétaire d'Etat à l'Administration générale de la guerre vient de répondre : « qu'une disposition due à l'initiative parlementaire ayant étendu rétroactivement le pécule de 1.000 francs aux familles des militaires tués au feu ou décédés des suites de blessures reçues au combat depuis le début de la mobilisation, un décret et une instruction fixeront les modalités de paiement des diverses majorations de pécule et les formalités à remplir pour leur perception dès que le Parlement sera prononcé sur le projet de loi déposée en conséquence le 18 avril dernier. »

La loi du 15 février 1918, reconnaissant aux femmes salariées des mobilisés le droit à un congé d'un jour égal à chacune des permissions de leurs maris, vient d'être complétée par une circulaire du ministre de la Guerre, décidant que l'autorité militaire chargée du visa de la permission du mobilisé devra, si elle en est requise, en délivrer un certificat sur papier libre et sans frais.

### AU FRONT DEMANDEZ Le Petit Journal AUX COOPÉRATIVES

## LE PAGE ROSE

LIVRE PREMIER

Schenbrunn (Suite)

Dans l'esprit de M. Bérice une lumière se levait :

— Un fils ! Il a laissé un fils ! Je veux et il le faut qu'il ait laissé un fils ! C'est ce fils qui va ressusciter Napoléon et écraser nos ennemis !

Depuis si longtemps qu'il vivait dans la légende des gloires militaires du premier Empire, il avait fini par s'en imprégner au point d'en subir toutes les suggestions, même les plus chimériques.

Toute la journée il se creusa la cervelle, cherchant le moyen d'arriver jusqu'à cet arrière-petit-fils de l'empereur...

Il cherchait avec l'obstination du vieillard qui s'est donné un devoir à remplir avant de quitter ce monde...

— Il faut que je le découvre ! Il le faut ! A force de rouler cette idée en son cerveau, il en arrivait à la conviction absolue que ce dernier rejeton du vainqueur d'Austerlitz existait quelque part, il le voyait !

Dans cet état de quasi-hallucination, une inspiration lui vint un soir, en lisant dans

son journal de Paris une correspondance de Londres — une inspiration qui lui arracha un cri :

— J'ai trouvé ! J'ai mon moyen !... Il courut à son cabinet de travail, ce cabinet qui fut celui de son mystérieux locataire, et, de sa plus belle écriture, il écrivit



